

Pascale Leray

Propos introductifs à l'identification au symptôme *

« À quoi donc s'identifie-t-on à la fin de l'analyse ¹ ? » Telle est la question que Lacan adresse à son auditoire le 16 novembre 1976, au début de son séminaire XXIV. Cette question est essentielle si l'on considère qu'une analyse accomplie ne saurait avoir pour résultat un sujet désidentifié. Lacan poursuit ainsi : « En quoi consiste ce repérage qu'est l'analyse ? Est-ce que ça serait ou ça ne serait pas, s'identifier, s'identifier en prenant ses garanties, une espèce de distance, s'identifier à son symptôme ² ? » Un peu plus loin, il qualifie cette identification d'un « savoir y faire avec son symptôme et [...] c'est là la fin de l'analyse ³ ». Avant de revenir sur ces formulations, relevons ce fait que Lacan conçoit ici une identification qui se différencie des identifications inconscientes du sujet que son analyse lui a permis de mettre au jour. Ces identifications imaginaires et symboliques lui ont servi à essayer de répondre à l'énigme que son être lui pose, dans sa quête d'identité. En vain, car les caractéristiques de ces identifications font qu'elles résultent de signifiants prélevés sur l'Autre et n'assurent en cela d'aucune identité singulière.

À ce moment où il en est de son élaboration borroméenne dans son séminaire, en 1976, Lacan va situer l'identification au symptôme comme résultant de l'expérience de l'analyse, participant de sa fin conclusive, c'est-à-dire attestant d'une transformation de la position de l'analysant par rapport à la jouissance de son symptôme en tant que celui-ci vient pour une part du réel. La jouissance du symptôme, si elle a lieu sur son versant

*  Prélude aux Journées nationales de l'EPFCL-France, « Les identifications en question », qui se tiendront les 28 et 29 novembre 2026 à Paris.

1.  J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, séminaire inédit, leçon du 16 novembre 1976.

2.  *Ibid.*

3.  *Ibid.*

métaphorique, avec son effet de sens, de joui-sens dans son lien à la vérité, concerne, pour une autre part, ce qui se jouit pour un sujet dans le symptôme de façon opaque, hors sens et qui, relevant du registre de la lettre identique à elle-même, n'a pas effet de sens mais de ce qui se jouit en s'infiltrant dans la parole par quelques bribes de *lalangue*, avec ses *Uns* hors chaîne signifiante.

Restant irréductible au déchiffrement du sens, ce versant du symptôme est une manifestation de l'inconscient réel habité par *lalangue*, définie par Lacan comme un *savoir impossible à rejoindre pour le sujet*⁴. Si les deux dimensions de jouissance du symptôme sont présentes dans l'analyse, indiquant ce qui en chaque sujet vient suppléer au non-rapport sexuel, il y a dans le versant hors sens du symptôme ce qui insiste en échappant à la vérité, à ses dits, et qui reste exclu du savoir articulable. Et c'est en ce point précis que le discours analytique, avec l'éthique qui lui est propre, apporte du nouveau, de l'unique, en ouvrant l'accès du sujet à sa singularité hors sens. Cela en passe par le dire silencieux porté par l'analyste faisant coupure signifiante dans ce qui se dit, pouvant produire cet effet inattendu pour l'analysant, d'entendre enfin autre chose dans ce qu'il disait ou s'évertuait à dire. L'effet de la coupure dans l'articulation signifiante fait alors advenir ces éléments signifiants *Uns*, renversant le sens articulé par la chaîne signifiante et y faisant surgir l'équivoque dans sa dimension sonore. Ces signifiants atteignent l'analysant dans leurs effets de motérialité, et de résonance dans le corps qui s'y trouve impliqué avec des effets d'affects. Il se produit alors pour l'analysant cet accès essentiel au fait d'entendre, autrement que par le sens, ce qui intervient de son inconscient avec le signifiant hors sens du symptôme.

Alors, s'identifier à son symptôme n'en passe-t-il pas d'abord par le reconnaître en tant que manifestation de cette modalité de jouissance dont le sujet est fait et d'où viennent ces marques qui le singularisent ? Cela implique un changement de la position du sujet par rapport à cette jouissance impossible à ignorer dès lors, changement consistant à entendre ce qui lui vient de son inconscient en tant que savoir sans sujet auquel il consent, à partir de ces signifiants *Uns*, faisant trou dans le sens qui s'enchaîne dans sa parole. Reconnaître le plus singulier de son symptôme, si cela peut produire un allègement du poids de sa jouissance pour le sujet, nécessite dans l'analyse la fonction du dire. Le dire, qui suspend le dit allant au sens, est ce qui fait place à l'ex-sistence de ce réel du symptôme dont le sujet se défendait tout en souffrant avec son *je n'en veux rien savoir*. Il

4.  J. Lacan, « La troisième », *Lettres de l'École freudienne*, n° 16, novembre 1975, p. 178-203.

reste alors au sujet le *savoir y faire avec son symptôme*, symptôme auquel il peut s'identifier en fin d'analyse, en tant qu'il supporte l'Un tout seul de sa singularité.

S'identifier à son symptôme avec *une espèce de distance*, n'est-ce pas alors l'effet de réel produit dans l'analyse, celui d'un écart tel qu'il fait chuter définitivement l'espoir d'un savoir rejoignable dans les dits qui viendrait à bout de l'énigme du symptôme ? Cet écart vient de ce qui se dévalorise de la jouissance opaque du symptôme, dévalorisation que Lacan attribue au fait que l'analyse « recourant au sens pour la résoudre n'ait d'autre chance d'y parvenir qu'à se faire la dupe du père ⁵ ». Cet écart agissant dans l'identification au symptôme tient donc à cette autre ressource du dire, porté par le désir de l'analyste avec son interprétation, dire dont l'efficace est *in fine l'effet de distinction et de nouage* entre les marques de jouissance qui viennent du réel du symptôme dans sa singularité et ce qui relève du sens du symptôme dans ce qui a pu s'en déchiffrer.

Savoir y faire avec son symptôme n'implique-t-il pas, au terme, comme Lacan nous y conduit, de le situer dans la dimension d'un nouage qu'assure dans l'accomplissement de l'analyse la dimension borroméenne du sinthome ? Ce sinthome qui effectue en tant que quatrième rond le nouage des trois registres RSI, Lacan le conçoit comme l'Un dire dans sa fonction de nœud. Ce dire borroméen, qu'il attribue à la fonction de nomination du père chez le névrosé, devient dès lors ce qui assure en tant que sinthome une fonction de nouage singulière des différentes jouissances du parlêtre en tant qu'elles se limitent et se distinguent les unes des autres. Citons ici Lacan dans sa conférence du 16 juin 1975 : « J'introduis quelque chose de nouveau, qui rend compte non seulement de la limitation du symptôme, mais de ce qui fait que c'est de se nouer au corps, c'est-à-dire à l'imaginaire, de se nouer aussi au réel, et, comme tiers à l'inconscient, que le symptôme a ses limites. C'est parce qu'il rencontre ses limites qu'on peut parler du nœud ⁶. »

S'ouvre ici la question de l'incidence de ce dire sinthome, pour l'analyste, dans ce qui oriente sa pratique, son acte, son savoir-faire.

5.  J. Lacan, « Joyce le Symptôme », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 570.

6.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 169.